

« Nous nous battons pour la vie »

Entretien avec une anarchiste et féministe catalane qui a combattu dans la résistance de Serekaniye

Kurdistan au féminin

Kurdistan au féminin

« Nous nous battons pour la vie »

Entretien avec une anarchiste et féministe catalane qui a combattu dans la résistance de Serekaniye
27 décembre 2019

extrait le 19 août 2026 de *Kurdistan au féminin*

Note des auteurices : *Entretien avec une anarchiste et féministe de Catalogne, qui après avoir appris ce qui se passait dans le nord de la Syrie a décidé de rejoindre la révolution et qui a participé à la résistance de Serekaniye jusqu'au moment où elle a reçu l'ordre de se retirer.*

L'une des premières villes attaquées lors de l'invasion turque commencée le 9 octobre 2019 était la municipalité de Serekaniye, où une résistance acharnée de 10 jours a été menée, jusqu'à l'accord de cessez-le-feu — jamais pleinement respecté — qui impliquait le retrait des forces démocratiques syriennes (FDS) de Serekaniye.

Pourquoi avez-vous décidé d'aller au Rojava ?

Je pense essentiellement à cause du rôle que j'ai compris que les femmes jouaient dans la révolution, à cause de leur position dans l'avant-garde et de toute la lutte historique qu'elles ont développée au cours de tant d'années. La référence qu'ils ont créée — et sont encore — de la construction d'une société qui marche de manière horizontale. Parce qu'il est vrai que de chez nous, nous écoutons, lisons et discutons de ce qui se passe au Rojava, mais vous devez venir le voir, et c'est quelque chose que j'ai compris après l'expérience d'autres camarades qui sont allés et sont revenus. Voir comment un territoire puni par l'oppression et les régimes totalitaires est reconstruit et accepté dans un territoire autonome, dans un système démocratique, a été et continue d'être une expérience qui fait aujourd'hui partie des étapes que je souhaite continuer à marcher.

J'ai vu dans cette révolution beaucoup de choses qui nous manquent en Europe. Comment construire un projet révolutionnaire fort, avec continuité, ancré dans la société et qui inclut les femmes, un projet où les femmes sont à l'avant-garde ? Et comment défendez-vous tout cela ? Comment pouvons-nous le faire à la maison ? Pour moi, venir ici était une étape logique et nécessaire.

Comment vous êtes-vous retrouvée dans la bataille de Serekaniye ?

À un moment donné, après avoir passé un peu de temps à connaître la société et à y travailler, j'ai décidé de faire le pas pour rejoindre les YPJ (Unités de défense des femmes). Je pouvais voir comment les femmes souffraient, rejoindre les YPJ pour se libérer, car la seule perspective de vie socialement possible pour de nombreuses femmes est d'épouser un homme choisi par la famille et d'être enfermée dans la maison. C'était une chose à laquelle je pensais depuis long-

ruines. Et vous m'avez tous appris la valeur de la lutte pour la défense de la terre et la liberté des mères, des sœurs, des camarades, ainsi que la construction d'une autre société, de valeurs révolutionnaires avec une base solide. Je regarde l'avenir différemment... La destruction de l'État, le renversement des prisons et des commissariats de police, l'isolement des banques et des grandes entreprises, la confrontation avec les politiques fascistes et patriarcales... sont des tâches qui méritent engagement, décision et courage.

Entraide, prise de décision collective, organisation des voisins, structures de défense, engagement, courage... Nous sommes prêts, commençons à marcher.

avoir construit toute la base au niveau social, idéologique et structurel, la réponse aux attaques sera très courte.

Et puis, bien sûr... comment dois-je le mettre en catalan? Ici, on parle beaucoup de *bawerî*, de foi. Je crois qu'à la maison nous n'avons pas confiance en nos propres pas, en nos structures, en notre engagement, aussi au niveau de la vie. Parce que si nous ne commençons pas par nous-mêmes, si nous ne luttons pas contre notre personnalité sexiste, contre la compétitivité en nous et la mentalité capitaliste que nous avons, si nous n'apprenons pas à vivre collectivement, comment pouvons-nous considérer un réel changement? C'est ce que j'ai vu ici, que la vie et la lutte sont les mêmes, que nous devons inciter les gens à croire à nouveau, à s'organiser à nouveau et à ne pas avoir peur de la différence, car la différence est ce qui fait la communauté. Regardez ici, à Serekaniye, les familles et les sœurs étaient des Kurdes, des Arabes, des Arméniens, des Turcs, des internationaux... parfois nous ne parlions même pas la même langue, et nous avons tous défendu la même chose. Et oui, ici il y a un contexte de guerre, mais chez nous il y a aussi la guerre, la société souffre aussi de la guerre, tout simplement d'une manière différente : sous forme de travail salarié, d'expulsions, de patriarcat... et en Catalogne, après le référendum, avec toute la répression. La forteresse de l'Europe continue de s'étendre, nous continuons d'avoir des camarades en prison, des expulsions de projets historiques, le siège des immigrés, la criminalisation de l'avortement, la privatisation de la santé, des sommets mondiaux pour décider de l'avenir de la population, le contrôle et la violence policière de toutes les couleurs... Et la Russie, l'État espagnol, l'Allemagne, les États-Unis... aux côtés d'Erdogan. Guerre ! Le patriarcat...

Les idées anarchistes m'ont appris la lutte des révolutionnaires de la guerre civile, les camarades que j'ai en Europe m'ont appris la force et la nécessité d'interconnecter les luttes, de la solidarité internationaliste. Les camarades du Rojava et du Kurdistan m'ont appris l'importance de l'unité et de l'engagement pour construire une terre et défendre les cultures opprimées sous des montagnes de

temps, mais après avoir beaucoup travaillé avec les femmes dans la société, j'ai commencé à me connecter beaucoup avec cela. Je voulais en savoir plus sur le processus idéologique et de vie des femmes kurdes et arabes élevées au Rojava.

Lorsque vous vivez ici pendant un certain temps, du moins cela a été mon expérience, vous finissez par aimer en quelque sorte toute l'histoire de cette terre, non seulement pour ce qu'elle vous enseigne de jour en jour, mais aussi pour le lien avec l'histoire et les luttes d'où je viens. J'ai aussi senti qu'en tant qu'internationaliste, mon implication devait être dans la défense de cette terre, de ces idées, de cette histoire. J'ai donc décidé de faire ma formation militaire aux YPJ et de rejoindre les tâches défensives du Rojava. L'un de mes premiers emplois a été à Serekaniye. J'ai été envoyée avec un groupe de défense et nous sommes arrivés 2 ou 3 mois avant le début des premières menaces de la Turquie contre la ville. Pendant tout ce temps, nous préparions la ville, faisions la garde et tout ça.

Que voulez-vous dire par préparer la ville ?

D'une part, préparer la ville sur le plan physique, sur le plan militaire, pour pouvoir la défendre contre une invasion aérienne et terrestre, faire toutes les constructions nécessaires. D'autre part, préparer la ville sur le plan social. D'un autre côté, beaucoup d'entre nous ne connaissaient pas bien la ville, nous avons donc dû passer du temps à la connaître, mais aussi à connaître tous les autres groupes, à les aider dans tout ce qui était nécessaire, la logistique, la surveillance...

Comment la société a-t-elle réagi dans cette situation ?

Vous passez 24 heures avec eux, vous vivez avec eux, dans leur quartier et vous finissez par connaître tout le monde. Serekaniye avait vécu la guerre en 2012, ils savaient déjà de quoi il s'agissait, donc l'atmosphère était un peu tendue, assez tendue. Lorsque vous allez parler aux familles, vous devez être fort, avec un moral élevé. Il y a toutes sortes de réactions. Mais je dois dire que pendant le temps de préparation, les gens étaient très animés. Ils

ont dit : « C'est notre terre, nous la défendrons ». Les gens vous ouvriraient leurs portes. Une grande partie de la société civile a participé à la préparation de la ville. Dans la logistique, la nourriture... les gens étaient très animés, il y avait beaucoup de *bawerî* [foi], une très forte croyance en ce qu'ils faisaient. Ils savaient qu'une tâche n'était pas plus importante que l'autre, que si l'un ne cuisinait pas, l'autre ne mangeait pas et ne pouvait pas se battre, et si on ne se battait pas, ils ne pourraient pas défendre cela, et personne ne mangerait. Que s'ils n'existent pas en tant que société, les YPJ n'existent pas non plus et vice versa. Et un sentiment très fort, qui unissait tout le monde, le sentiment de se lier à la terre, de vouloir la défendre. Tout le monde a vu le fascisme d'Erdogan, tout le monde. Il y a également eu beaucoup de discussions sur le rôle des États-Unis, il y a eu beaucoup de discussions autour de l'idée que l'Amérique est l'ennemi du Rojava. Cela a été très important pour moi, de pouvoir avoir ces discussions politiques.

Les mères... ce sont les mères que l'on voit qui souffrent le plus, car elles n'ont pas de ressources économiques, elles ont beaucoup d'enfants, peu de possibilités de se déplacer... Mais j'ai aussi vu que concrètement la présence des YPJ aidait beaucoup les femmes. Parce que vous leur avez parlé et elles vous ont dit : « c'est bien que vous soyez ici », et ça a été une expérience bestiale, de créer ce lien, de donner force et moralité à la société. Pour moi, voir les mères était une chose très forte parce que vous voyez, quand les filles ont rejoint les YPJ, elles avaient peur, en quelque sorte vous leur volez le cœur, n'est-ce pas ? Mais elles savent que leurs filles se joignent pour les défendre, pour défendre leurs mères, et elles sont très fières. Je pensais beaucoup à ma mère, la Catalogne, mes compagnes de partout...

Comment vous souvenez-vous du 9 octobre, jour du début des attaques contre Serekaniye ?

La veille, il y avait déjà eu une attaque, un bombardement, mais il avait été décidé de ne pas répondre. C'était donc un peu une conversation dans les coulisses, parmi les camarades qui faisaient partie de mon petit groupe. Nous

Tout ce que nous avons vu, nous avons couru rapidement pour le montrer aux autres camarades, car le moral remontait beaucoup. Par exemple, voir en Catalogne les photographies de l'*estelada* (drapeau catalan), des drapeaux noirs, des drapeaux YPG et YPJ... c'était incroyable pour nous. Voir l'union de toutes ces luttes... et pour les camarades du mouvement ici, c'était incroyable. Plusieurs fois, ils n'y ont pas cru. Je leur montrais les photos des émeutes en Catalogne, les banderoles, les fusées éclairantes, et c'était excitant de partager cela et de pouvoir dire : « Regardez, regardez ! La Catalogne, ma terre ! »

Le sentiment était que vous n'étiez pas seul, que le peuple était connecté à vous... Nous n'avons jamais attendu et n'attendrons jamais rien des États, mais au niveau de la société, au niveau du peuple, de l'empathie, du sentiment de la même oppression, cela a été très important. Je n'ai pas de mots pour décrire comment le mouvement des femmes, quelle que soit son organisation, a réagi dans toute l'Europe pour défendre et soutenir Serekaniye. Je ne peux pas en dire assez sur la façon dont les femmes ont travaillé dur pour nous donner la chaleur et la responsabilité que de nombreuses personnes en Europe ont ressenties avec le Rojava.

Quelles seraient, selon vous, les leçons qui devraient être exportées d'ici aux mouvements et luttes de Catalogne ?

Je crois que l'une des choses les plus importantes que j'ai apprises ici est la valeur de l'engagement. L'engagement de vraiment décider de se battre pour le reste de votre vie. Prendre une décision qui n'est pas facile et consacrer toute son énergie et son temps à construire une base, le faire sur le long terme et avec perspective. Ne pas vouloir faire les choses trop rapidement, mais avoir une perspective sur ce que signifie construire un territoire révolutionnaire, y compris la société, les gens. Je ne dis pas qu'il n'y a pas d'engagement en Catalogne, je dis qu'il arrive un moment où, face à l'oppression, il n'y a pas de possibilité ou à mi-chemin, c'est l'un ou l'autre. Et parfois, nous nous attendrions à être bien coulés pour répondre, mais si nous répondons sans

que de donner aux femmes l'espace au niveau de militantisme qu'elles méritent, et ce n'est pas là que je dis que ce n'est pas nécessaire et qu'il n'y a pas de domination des camarades masculins vers les camarades femmes, mais qu'on voit qu'il y a un travail d'années dans cet aspect. Pourquoi nous plaçons-nous souvent dans ce rôle ? Nous l'avons internalisé. Les femmes ici ont une attitude de ne pas accepter ce rôle, une attitude de dire : « nous n'attendons pas que les hommes changent, nous sommes le moteur de ce changement ». Et cette attitude a également beaucoup aidé les hommes à comprendre le changement d'attitude à adopter lorsqu'ils se battent avec des femmes.

Une fois à l'hôpital, par exemple, où il y avait plus d'hommes, j'ai remarqué plus de différence, mais nous ne nous amusons pas. Nous ne pouvions pas. Nous étions 4 ou 5 personnes à soigner 40 blessés chaque jour, à part les martyrs, et il s'agissait de fonctionner, de travailler et de travailler, et dans les moments de repos, de monter la garde et de se battre.

Dans un contexte de guerre, tout le monde sait très bien qui est l'ennemi. C'est ce que j'ai parfois manqué à la maison, en moi et chez les autres. Nous avons tellement de fronts ouverts et tant d'ennemis que nous ne pouvons pas construire quelque chose de solide.

Lors des affrontements à Serekaniye, en Europe et, par exemple, spécifiquement en Catalogne, il y a eu des manifestations, des actions, des manifestations de solidarité avec le Rojava... Cela vous est-il arrivé ? Comment l'avez-vous reçu ?

Pendant Serekaniye, nous n'avions pas beaucoup de contacts avec le monde extérieur. La plupart du temps, les téléphones ne fonctionnaient pas, Internet ne fonctionnait pas, mais les quelques instants qui ont fonctionné étaient essentiellement les suivants : comment était la situation du territoire, quels étaient les mouvements, partager comment les autres camarades étaient et regarder ce qui se passait à la maison, en Europe. Alors bien sûr, chaque manifestation, chaque texte, chaque action, chaque photo, chaque histoire... en 5 minutes tout le monde le savait.

disions : « Que va-t-il se passer ? » Deux jours auparavant, nous étions dans la rue en service de nuit et tout était trop calme. À un moment donné, le corps le ressent, car la tension augmente et le corps le ressent.

Et le 9, je me souviens qu'il était midi passé, nous étions dans notre position normale quand nous avons entendu le premier bombardement et de notre position nous avons pu voir la fumée. Je me souviens de tout mon corps, de tout mon sang qui me disait : « maintenant, allez, commençons ». Et bien sûr, je n'avais pas encore ressenti une sensation aussi forte, et de la voir physiquement... Nous nous sommes toutes réunies à la maison et notre commandante nous a dit : « tout le monde se prépare, prenez vos sacs à dos, prenez position ». À partir de ce moment, c'était comme si les choses se défaisaient lentement... Soudain, il y a beaucoup de bruits que vous ne comprenez pas... Il y avait beaucoup de fumée, la ville était prête à éviter l'observation du ciel par des drones et à se déplacer sous cette fumée vous affecte psychologiquement. Puis toutes les voitures pleines de familles, marchant avec ce qu'elles pouvaient prendre en dix minutes...

Je suppose que le facteur ciel était très important, non ? Comment était-ce de combattre une armée soutenue par des avions de guerre ?

Les premiers jours ont été très durs, car avec les premiers bombardements, les premières victimes massives arrivent. Ce ne sont pas des victimes de guerre d'une guerre urbaine, ce sont des victimes d'explosions, des groupes entiers de personnes, c'est un autre type de guerre. Au début, par exemple, transporter des blessés de Serekaniye à Til Temir était une loterie. Des ambulances et des convois civils, qui ne représentaient aucune menace militaire, ont été bombardés. Des gens ont été bombardés, puis des gens qui sont allés chercher les corps qui venaient d'être bombardés ont également été bombardés. Il n'y avait pas de scrupules, juste une envie de conquérir le territoire.

Quand il y avait des avions, au début, nous faisons des blagues avec nos camarades. Quand nous avons senti le bruit d'un avion ou d'un drone, il y avait toujours quel-

qu'un qui disait : « Ça va arriver, ça va arriver ! » Mais c'est vraiment l'incertitude de penser s'ils vous ont déjà détecté avant, s'ils vont tirer là où ils savent qu'ils doivent. L'incertitude de dire « où va-t-il atterrir ? » Le premier sentiment est celui de la fuite, mais bien sûr, le fait est que lorsque vous vous enfuyez, c'est quand vous êtes détectable. Nous avons gardé notre sang froid, quand nous les avons vus personne ne bougeait, nous contrôlions la peur, l'incertitude, cette voix qui vous disait si vous aviez bien fait avant et qu'ils ne vous avaient pas vu, mélangés avec la confiance la plus complète et la plus profonde avec les camarades que j'avais à mes côtés dans la lutte contre les envahisseurs et les fascistes.

J'avais beaucoup confiance en les camarades avec qui j'ai partagé les premiers jours, car ils ont de l'expérience en ville, à la montagne et ont perdu beaucoup de monde, précisément à cause des bombardements, donc ils sont très intégrés. Ils savent qu'avec cette machine de guerre nous n'avons pas de grandes possibilités, mais nous avons la stratégie, le courage de toutes ces années de résistance, nous savons qu'il ne faut pas craindre l'aide aérienne, nous savons que c'est une machine contre laquelle nous ne pouvons pas combattre de manière frontale et directe, mais c'est pourquoi il existe d'autres stratégies. Savoir bouger, partager ses peurs et ses doutes et avoir beaucoup de patience. Cela demande beaucoup de patience : attendre et attendre.

Que diriez-vous que vous avez appris de vos collègues plus expérimentés ?

L'histoire du Rojava a un ensemble de valeurs, mais j'ai commencé à vraiment comprendre ces valeurs quand je suis avec elles. Tout le monde a peur, mais je n'ai jamais vu mes coéquipières hésiter. Leur combat est quelque chose qu'elles portent si profondément en elles, qui vient tellement de l'injustice, de la décision qu'elles ont prise de tout donner à la lutte, de la défense de la terre, qu'en matière de combat, je l'ai vu sur une base quotidienne.

Je l'ai vu dans la façon dont ils s'occupaient les uns des autres, dans la façon dont l'une était fatiguée, les autres s'occupaient d'elle. J'ai vu des camarades blessées

nous grandissons, et un moyen de défendre la vie collective et les peuples opprimés, dont les femmes représentent l'avant-garde. Pour moi, cela n'a pas été facile à assumer, cela a été un excellent processus d'apprentissage.

Au sein de ma famille, seuls les hommes ont participé à cette forme de résistance contre Franco, essentiellement mon grand-père. Mais ayant la référence de ma mère, de ma grand-mère, des femmes de ma famille qui pendant le régime de Franco et après le régime de Franco ont été opprimées, dont certaines se sont organisées et d'autres non, mais si elles en avaient eu la possibilité, elles n'auraient pas abandonné ce chemin, comme je l'ai fait — ayant la possibilité et ayant à côté de nous des camarades qui peuvent nous présenter, comment pourrais-je ne pas participer à cette lutte ?

Et cela a été un processus, un apprentissage difficile, très dur. Parce que le plus important n'est pas de prendre les armes, mais de savoir pourquoi vous les prenez. À un moment donné, vous pensez : « peut-être que je serai un martyr ici », et le sentiment était « nous nous battons pour la vie ». C'est un processus d'apprentissage et je continue d'apprendre.

Quelle a été la relation avec vos collègues masculins ? Y a-t-il eu une différence de traitement ?

La majeure partie de la bataille de Serekaniye, au cours de laquelle j'étais dans la ligne de défense, je dois dire que nous étions principalement des femmes. Il y avait aussi des hommes dans notre groupe, mais nous étions surtout des camarades féminines. À aucun moment je n'ai reçu d'ordre d'un homme, ma chef a toujours été une femme. Oui, il y a eu certains moments où je me suis sentie surprotégée, mais je pense que c'était plus parce que j'étais une internationaliste. Au début, ces moments se produisent, mais ils disparaissent rapidement en raison de la dureté de la guerre et du partage quotidien.

J'étais entourée de femmes et il n'y avait pas de place pour les différences de genre, du moins c'est ce que j'ai vécu. Dans tous les environnements politisés, il y a toujours une tâche que les partenaires doivent faire beaucoup plus

logiquement à aucun moment. Serekaniye a été un point de référence, également pour la population. Beaucoup de gens ont pris les armes, en particulier les jeunes garçons et filles.

Historiquement, les armes et la lutte armée ont été un domaine fermé pour les femmes. Comment avez-vous pu entrer en contact avec cela ?

Je pense que les femmes ont toujours été présentes dans la lutte armée, mais plus invisibles. Peut-être en moindre nombre, mais tout au long de l'histoire, il y a toujours eu des références à des femmes qui ont participé à la lutte armée et qui ont construit un peu la base et la route pour que beaucoup d'entre nous considèrent cela comme possible, une route qui est aussi notre route.

Dans toutes les parties du monde et dans tous les contextes sociaux et politiques, en tant que femmes et en raison de l'oppression spécifique qui nous est imposée, nous avons toujours développé des formes de légitime défense, nous avons toujours dû utiliser les outils dont nous disposons pour défendre nos corps, nos pensées, notre vie, le territoire... En tant que femmes, nous essayons d'introduire que ce n'est pas notre rôle, mais l'histoire montre le contraire, elle montre que nous avons toujours été en mesure de trouver des voies de sortie, des solutions, des façons de se battre et c'est ce qui se passe au Rojava. Les femmes se sont organisées pour construire des structures, des espaces d'apprentissage, des soutiens, des mécanismes pour lutter et défendre tout cela. Pourquoi... si nous ne le faisons pas, qui le fera ? Nous ne pouvons pas laisser la décision sur la façon de combattre entre les mains des autres, nous ne pouvons pas confier notre avenir à des structures oppressives. Je pense donc que la légitime défense est quelque chose qui nous définit en tant que révolutionnaires et en tant que femmes en général, elle a toujours fait partie de nos vies parce que nous avons toujours été l'objet d'oppression par le patriarcat, par l'État, par toutes les institutions sociales. Je considère donc qu'au Rojava, les armes sont une méthode de défense de plus, un élément de plus pour protéger les espaces où

se battre, de très jeunes camarades se battre, toutes toujours conscientes de l'endroit où se trouvaient les autres... Il y avait des moments où nous devions continuer, mais s'il y avait une blessure, la première chose était les camarades blessées. Et celles qui sont blessées, tout ce qu'elles voulaient, c'était être soignées et rentrer, être soignées autant que possible et continuer en première ligne. J'ai vu des camarades ne pas dormir pendant trois jours, ne pas manger pendant trois jours, ne pas enlever leurs chaussures pendant des jours, tout partager, ne pas avoir de nourriture, pas d'eau et partager le peu qu'elles avaient... Personne n'était laissé pour compte. Je n'ai vu personne rester derrière.

Il y avait un sentiment très fort que nous défendions la même chose. Que c'était un combat pour défendre la terre, un combat contre le fascisme, un combat millénaire. Parce que ce que ces gens vivent, c'est une tentative d'extermination ethnique, d'une culture et aussi d'un mouvement dirigé par des femmes. Voir que tout ce que tu avais construit, ça avait coûté tellement de peine, au niveau de l'organisation de la société, les femmes, que tout est démocratique, confédéral, qu'il y a des structures... pour voir comment tout cela peut être détruit en deux jours... enfin bien sûr, l'esprit ne devait pas s'arrêter, personne ne se reposait. Il y avait une force et du courage, un courage qui, si cela ne venait pas du cœur et le sentiment de « suffisamment », la résistance de Serekaniye n'aurait pas pu être comme ça, parce que tout le monde avait des raisons de fuir. Pourquoi avec les machines de la Turquie, la deuxième plus grande armée de l'OTAN, qui peut s'opposer à cela ? Seule l'histoire, la conviction idéologique, la défense de la terre, la défense de la lutte des femmes, peuvent faire face à tout cela.

Et je n'ai pas seulement appris des camarades les plus expérimentés, pour moi ce fut incroyable de partager cette fois avec des filles de 18-19 ans, Kurdes, Arabes, qui ont rejoint la lutte pour se rebeller contre une vie qui les a condamnées à être les femmes de la maison et d'avoir un homme, ou qui ont rejoint en raison de la conviction idéologique. Étant si jeunes, elles ont rassemblé le courage de re-

joindre la résistance armée, avec tout ce que cela implique pour la société... Je pensais à la guerre civile espagnole, aux femmes de la CNT-FAI. Elissa Garcia, par exemple, décédée sur le front à l'âge de 19 ans... Et voir comment les militantes du mouvement ouvrent la voie à d'autres femmes, aux jeunes femmes. C'était incroyable. Il y a aussi beaucoup de choses que je ne peux pas expliquer, car il y a beaucoup de sentiments qui sont comme des images dont je me souviens, que je ne peux pas exprimer avec des mots...

Quelles images vous viennent à l'esprit lorsque vous pensez à Serekaniye ?

[Long silence...] Beaucoup. Dès le début, je me souviens quand mon groupe était séparé en deux plus petits. J'ai l'image du moment où les camarades de l'autre groupe allaient prendre position et nous allions ailleurs. Je me suis dit : « c'est peut-être la dernière fois que je les vois » et cela m'est resté. Je me souviens très bien de ce jour, les colonnes de fumée. Et comment ils transportaient leur *biksi* [un nom couramment utilisé pour désigner la mitrailleuse légère PKM conçue en URSS] et leurs sacs à dos.

Et puis j'ai beaucoup d'images de l'hôpital, parce qu'une partie de la résistance a été faite à l'hôpital, qui à un moment donné est devenu une partie du front. C'était le cinquième jour, mais je m'en souviens comme si ça faisait 10 heures. Je me souviens de l'hôpital, dans le noir, parce que lorsque les *çete* [un terme qui signifie littéralement « gangs » ou « mercenaires », en référence aux groupes djihadistes qui participent à l'offensive de l'État turc contre le nord de la Syrie] approchaient, il n'y avait pas d'électricité. Et au milieu de l'obscurité, la lumière des cigarettes que fumaient les camarades. Et les portes, parce que la lumière passait par les portes. Je surveillais les blessés, demandant à chacun : « Comment ça va ? Est-ce que vous allez bien ? — Oui, oui, je vais bien. » Et les combattants blessés. Parce que nous savions tous que nous étions encerclés, que nous allions être piégés dans la ville. Et nous nous sommes donné du courage, nous avons dit « personne ne part d'ici, car ici nous défendons tout ». Finalement, quand nous avons dû

battre en retraite, la dernière image de Serekaniye, la ville qui brûle, tout brûle...

Vous étiez entourées et en raison d'accords diplomatiques avec la Turquie, vous avez reçu l'ordre de vous retirer. Comment avez-vous reçu cet ordre ? Comment s'est passé le retrait pour vous, après tant de jours de combats sans repos ?

L'ordre arrive le matin et nous n'y croyons pas. Nous n'y avons pas cru au début. Mais je me souviens à quelle vitesse le sentiment d'être dévasté vient. Ils nous disent de partir, de préparer tout le matériel. L'ensemble du convoi, toutes les voitures remplies de toutes les forces de défense, nous sortons petit à petit et découvrons que les ennemis sont descendus dans les rues. Ils ont tous abandonné leurs lignes de défense et sont descendus dans la rue, sont sortis sur les balcons, pour faire le couloir pour nous de les voir. Vous avez vu les soldats turcs et les djihadistes, certains en uniformes militaires mais d'autres camouflés en civils, jusqu'à l'hôpital. Nous avons vu les visages de ceux qui, jusqu'à récemment, nous attaquaient, se cachant à 100 ou 200 mètres de l'hôpital. Je me souviens d'un des commandants nous disant : « ne tirons pas, ne tirons pas parce que la guerre n'est pas finie ». C'était très difficile, nous ne nous y attendions pas. Toute l'adrénaline de tant de jours, toute l'émotion contenue... mais vous voyez les camarades qui se battent ici depuis 7 ans, plus une dizaine d'années dans les montagnes, et vous sentez que vous ne voulez pas être triste.

Sentez-vous que vous n'avez pas le droit d'être triste ?

J'ai le droit d'être triste parce que Serekaniye a été ma maison, parce que j'ai vu mourir mes compagnons, parce que nous avons défendu les rues, parce que j'ai rencontré les familles, comme tout le monde. Mais d'un autre côté, je pense que cela a été une résistance difficile mais belle, que ce que nous avons fait fait partie de l'histoire. Et si vous ne gardez pas cela à l'esprit, vous descendez vite, votre moral baisse, le mot « défaite » entre dans votre tête. Oui, militairement, cela a peut-être été une défaite, mais idéo-